



OKAMOTO Kidô

FANTÔMES ET KIMONOS

Hanshichi mène l'enquête à Edo

Traduit du japonais par Karine Chesneau



Picquier poche

Extrait de la publication



OKAMOTO Kidô

Fantômes et kimonos

Hanshichi mène l'enquête à Edo

**Traduit du japonais
par Karine Chesneau**



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Fantômes et samourais

La traductrice remercie Michiko Naito pour sa collaboration.

Titre original : *Hanshichi Torimonochô*
Edition japonaise publiée par Kobunsha

- © 2006, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2008, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © D.R.

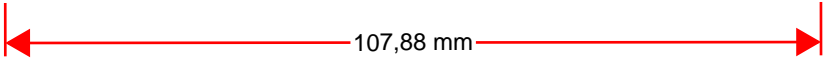
Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0040-4
ISSN : 1251-6007

SOMMAIRE

A la poursuite du faucon	7
Le bébé-monstre	51
Meurtres à la lance	87
<i>Kappa</i> et geishas	123
Le pavillon de Mukôjima	159
La malédiction de la fille du marchand de saké	185



107,88 mm

À LA POURSUITE DU FAUCON

En ce dimanche pluvieux de mai, le vieux Hanshichi et moi-même passions l'après-midi à deviser. C'était pour les glycines l'époque de la pleine floraison, et tout naturellement nous évoquâmes celles de Kameido¹. Ces fleurs nous rappelèrent *Fuji Musume*, la célèbre danse du kabuki qui a pour personnage central une jeune fille tenant un rameau de glycine. La conversation s'engagea alors sur les *ôtsu-e* et leurs images populaires d'acteurs de théâtre et de femmes d'une grande beauté. A partir de là, Hanshichi bifurqua sur l'affaire du maître fauconnier. Dérouler le fil intégral de ce récit prendrait beaucoup de temps, aussi ai-je décidé de m'en tenir aux grandes lignes que voici.

1. Le jardin du sanctuaire Kameido, situé dans le quartier du même nom à Edo (ancien nom de Tôkyô), est célèbre pour ses pruniers en fleur peints par le peintre Hiroshige au XIX^e siècle, à l'origine d'un tableau de Van Gogh.

Un matin d'octobre, en l'an 6 de l'ère Ansei (1859), Hanshichi se détendait dans l'eau bien chaude d'une maison de bains, lorsque l'un de ses subalternes vint le quérir.

— Chef ! s'écria-t-il hors d'haleine, y a un monsieur de Hatchôbori qui dit comme ça que vous devez venir le voir, c'est très pressé.

— Ah bon ? Alors, j'arrive tout de suite.

L'usage voulait que pour une enquête ordinaire, Hanshichi soit requis directement sur les lieux. Mais cette fois, comme dans les cas les plus sérieux, c'est à Hatchôbori, le quartier de la police, que le convoquait un officier. Il quitta la maison de bains en toute hâte, avala son repas et, tout en changeant de kimono, essaya d'imaginer de quoi il pouvait bien retourner. Les enquêteurs en général sont dotés d'une intuition hors du commun, que le langage populaire exprime par *c'est un insecte qui me l'a dit*. De nombreux exemples montrent que des prémonitions de ce genre se sont révélées mystérieusement exactes. Voilà à quoi songeait Hanshichi, incapable ce matin-là d'échafauder la moindre hypothèse, tandis qu'il sortait de sa maison de Kanda, quelque peu agité et inquiet.

L'officier du gouvernement shôgunal, Yamazaki Zenbei, l'attendait avec impatience et, sans préambule, déclara :

— Hanshichi, j'ai une nouvelle mission pour vous. Il faut vous y mettre dès maintenant !

— Ce que je ne vais pas manquer de faire. Mais de quoi s'agit-il ?

— C'est plutôt délicat. Il est question d'un être vivant.

Un incendiaire, un assassin ou un voleur étaient sans conteste des êtres vivants, mais cette présentation insolite de l'affaire fit que l'enquêteur pensa immédiatement à un oiseau. Pas étonnant, se dit-il, que je n'ai rien deviné ce matin. D'une petite voix, il suggéra :

— Une grue, peut-être ?

À l'époque Edo, tuer une grue était considéré comme un crime et l'auteur encourait la mort ou le supplice de la croix. Voilà pourquoi, en entendant le terme d'être vivant, l'image d'un grand échassier mort lui était aussitôt venue à l'esprit. Mais son interlocuteur fit non de la tête en souriant.

— Une caille, alors ?

En ce temps-là, ces petits oiseaux migrateurs étaient supposés engendrer eux aussi toutes sortes de complications. Zenbei secoua de nouveau la tête et regarda Hanshichi, excitant visiblement sa curiosité.

— Vous ne voyez pas ?

— Non, absolument pas.

— Cela ne vous ressemble guère, dites donc... Eh bien, l'être vivant en question est un faucon. Oui, un faucon !

— Ah bon ! Il se serait échappé ?

— Précisément. Et le maître fauconnier est vert de peur. Tôt ce matin, quelqu'un qui s'est présenté comme son oncle a fait irruption chez nous et nous a suppliés sur tous les tons de prendre son histoire en considération. Ce n'est pas une affaire comme une autre, on ne peut pas l'abandonner, c'est trop sérieux. Il faisait peine à voir. Je voudrais qu'on règle ça au plus vite...

Tout faucon étant forcément destiné au shô-gun, l'éleveur maladroit devait payer son erreur de sa vie et se faire *seppuku* en s'ouvrant le ventre. On comprend que dans ces conditions, l'homme mais aussi sa famille aient perdu la tête et remuent ciel et terre.

— Mais comment ce faucon a-t-il pu s'enfuir, et de quel endroit ? demanda Hanshichi.

— C'est là où ça devient délicat. On l'a laissé échapper d'un lieu de plaisirs.

— Une de ces fameuses « auberges », comme on dit ?

— Exactement, et cette maison de passe de Shinagawa s'appelle le Maruya.

D'après les explications de Zenbei, voici comment les choses s'étaient passées.

La veille, dans l'après-midi, le fauconnier Mitsui Kinnosuke était parti du côté de Meguro pour une séance de dressage en compagnie de deux confrères. Il sortait de temps à autre le faucon dont il avait la garde et le lâchait en plein

air. A l'origine, un fauconnier n'était nullement de rang élevé. Il avait droit au maximum à cent *hyô*¹ par an, et son assistant à cinquante. Mais, en charge d'un faucon de la Maison du shôgun, Mitsui se voyait attribuer le titre de « maître fauconnier », et les hommes de sa condition abusaient volontiers de leur autorité, exhibant le rapace posé sur leur poignet. Comme sur les peintures, ils portaient sandales de paille lacées, bandes molletières, mitaines de cuir, chapeau de laîche, et parcouraient ainsi la ville. Qu'un passant ait alors le malheur de croiser un maître fauconnier, celui-ci l'apostrophaît sévèrement, arguant qu'il effrayait le précieux oiseau, et vu son appartenance à la Maison shôgunale, l'importun était bien obligé de se prosterner et de s'excuser platement, mains et genoux au sol. Bref, l'œil plus arrogant encore que celui de son animal, le maître foudroyait du regard quiconque se trouvait sur son chemin.

Chaque fois qu'ils emmenaient le faucon pour une séance de dressage, les fauconniers avaient coutume de passer la nuit dans un bordel proche. A la différence du quartier des plaisirs de Yoshiwara, il existait à Shinjuku et à Shinagawa des maisons déclarées sous le nom

1. Un *hyô* équivalait à une mesure de riz (soit 720 litres environ, ou 4 *koku*), remplissant un *tawara*, grand sac de paille utilisé pour transporter grains, paille, légumes, produits de la mer séchés, charbon...

d'« auberges », où les employées travaillaient officiellement comme serveuses. Symbole de leur emprise sur les plus faibles, lorsque ces hommes décidaient de passer la nuit dans l'une d'elles, l'aubergiste était contraint de refuser tout autre client. Instruments de musique – *shamisen*¹ et tambours – se devaient de rester muets, bien sûr, et le moindre bruit de pas dans les couloirs risquant d'effrayer le rapace provoquait de sévères réprimandes. Un profond silence était de rigueur et chacun retenait son souffle. En conséquence, ces nuits-là, tout commerce était interrompu, et même les habitués se voyaient refuser l'accès à l'établissement. Ce traitement de faveur se révélant extrêmement préjudiciable à une maison de passe, un « dessous-de-main » était parfois offert au maître fauconnier pour qu'il accepte de fermer les yeux sur certaines entorses à la règle. C'était au cours de la nuit passée au Maruya par Mitsui Kinnosuke et ses deux compagnons, Kurashima Ishirô et Honda Matasaku, que s'était produit l'incident.

A ces trois hommes d'à peine plus de vingt ans, on présenta, au titre de serveuses, trois prostituées : Oyae, Otama et Okita. Il fut convenu que la plus belle, Oyae, resterait près de Mitsui Kinnosuke. Le plus jeune des trois, il avait aussi

1. Sorte de luth à trois cordes.

belle allure, et se montrait plutôt calme et réservé. En présence de ces clients particuliers, les femmes apportèrent le plus grand soin à leur travail, notamment Oyae qui s'empessa chaleureusement auprès du beau maître fauconnier. Elle qui imaginait que, de par son statut, c'était forcément quelqu'un de hautain fut surprise par la candeur du jeune homme et ne lui trouva rien de détestable, bien au contraire. Aussi passèrent-ils la nuit en parfaite harmonie, mais au matin, tandis que les trois clients se préparaient à repartir, Oyae et Kinnosuke se mirent, paraît-il, à plaisanter, et la jeune femme aurait donné de petites tapes à son partenaire en gloussant de rire. Or, peu habitué à de telles variations de voix enjouées, le précieux faucon fut pris de panique et, à force de vigoureux coups d'ailes, il réussit à rompre son lien et à prendre son envol. Par malheur, la cloison coulissante de la pièce était ouverte et l'oiseau put s'enfuir aisément vers la proche colline.

Pendant que le couple poussait des cris désespérés, le faucon disparut de leur vue. Alertés par le tintamarre, Ishirô et Matasaku se précipitèrent dans la chambre et découvrirent la scène, effarés. Trop tard, impossible de rattraper l'oiseau. Les trois hommes devinrent livides et restèrent plantés là un bon moment, sans réagir. A commencer par le premier concerné, Mitsui Kinnosuke, plus mort que vif. Egalement

impliquée dans ce revers de fortune, Oyae songeait avec terreur à la punition qu'elle encourait.

L'aîné des trois, Ishirô, commença par dire qu'en aucun cas cette histoire ne devait s'ébruiter et qu'il fallait à tout prix récupérer le rapace. Faute d'idée plus convaincante, ses deux compagnons l'approuvèrent. Après avoir imposé le silence absolu au personnel du Maruya, le petit groupe regagna rapidement la fauconnerie de Sendagi. Kinnosuke faisait figure de principal coupable, mais ses deux acolytes n'étaient pas non plus à l'abri de châtimens. Saisies d'angoisse, leurs familles se réunirent et, à l'issue de discussions animées, décidèrent que le plan le plus efficace consistait à se lancer dans de secrètes recherches avec l'aide de ces messieurs de la police. C'est ainsi que Yazaemon, l'oncle de Kinnosuke, avait couru en tout premier lieu chez Yamazaki Zenbei.

Après ce récit détaillé, celui-ci reprit son souffle.

— Bon, voilà les faits, alors, *dô darô*, qu'est-ce qu'on peut faire ? Tout est de la faute de ce jeune homme, évidemment, mais ce serait quand même tragique qu'il soit contraint de se faire *seppuku* et que ses compagnons soient privés de leur emploi ou assignés à résidence. Beaucoup de personnes risquent de sérieux ennuis à cause de cette histoire. Je les plains sincèrement.

— Vous avez raison, renchérit Hanshichi. Je trouve que les maîtres fauconniers en prennent vraiment trop à leur aise ces temps-ci. Mais, bon, malgré leur négligence, il faut bien qu'on arrive à régler cette affaire. Je compatis moi aussi.

— Ça peut s'arranger, vous croyez ?

— C'est qu'il s'agit d'un être bien vivant ! souigna Hanshichi, l'air dubitatif.

Comme on n'avait aucune idée de la direction qu'il avait prise, le retrouver semblait une tâche presque insurmontable, songeait-il inquiet, tout enquêteur de renom qu'il fût.

— Bon, je vais essayer de trouver une solution.

— Il le faut ! L'oncle de Mitsui Kinnosuke était en larmes ce matin quand il est venu me supplier.

— Je vais faire tout mon possible.

Hanshichi quitta la demeure après avoir rassuré l'officier de police, mais, sans aucun doute, il allait être confronté à quantité de difficultés : retrouver un fuyard, et qui vole de surcroît, était aussi difficile que d'attraper un nuage. Sur le chemin du retour vers son domicile de Kanda, il ne cessa de réfléchir à toutes sortes d'éventualités.

Soudain, Hanshichi se ravisa : de chez lui, il ne pourrait rien faire. Autant commencer par aller jeter un coup d'œil du côté de l'« auberge » à Shinagawa.

Et il repartit vers le sud. Des nuages chargés de pluie, fréquents en cette saison, avaient envahi le ciel.

Dès son arrivée au Maruya, il rencontra le patron, ainsi qu'Oyae. Le premier se demandait avec crainte quel serait pour lui le contrecoup de cette mésaventure, la jeune femme, quant à elle, était blême de peur. Pour un cas aussi particulier, il n'existait pas de technique d'enquête. Hanshichi commença donc par se renseigner sur la direction prise par le faucon.

Passé le *noren*¹, Hanshichi réfléchissait encore. Le faucon s'était envolé vers Meguro où Kinnosuke et ses compagnons se rendaient pour le dressage. Avec un peu de chance, c'était par là qu'il s'était posé. Bravant un ciel menaçant, Hanshichi décida par mesure de précaution d'y aller sur-le-champ.

— On dirait bien que ça va tomber... grommela-t-il en pressant le pas, attentif au ciel.

Dans une autre affaire, il aurait mené chacune de ses recherches méthodiquement, mais compte tenu de la singularité de celle-ci, il n'avait d'autre solution que d'errer au hasard. Faute d'indices, le mieux selon lui consistait à aller

1. Petit rideau suspendu à la porte et décoré de l'enseigne de l'établissement.

questionner chaque chef de village pour savoir si quelqu'un avait aperçu ou attrapé un faucon.

Depuis l'époque Kamakura, puis sous les Ashikaga, et jusqu'aux Tokugawa¹, le peuple n'était pas autorisé à élever de faucons. Qui-conque enfreignait en cachette cette loi stricte était puni de mort, et tout délateur se voyait récompensé de cinquante feuilles d'or. Par conséquent, celui qui découvrait et capturait un faucon dans son village s'empressait de le déclarer au chef de la communauté. L'oiseau en question ayant toujours son lien à la patte, il ne s'était sûrement pas envolé bien loin, un habitant pouvait l'avoir attrapé.

Au bord de la rivière où était descendu Hanshichi, deux jeunes filles lavaient de gros radis blancs.

— Excusez-moi, pouvez-vous me dire où habite votre chef de village ?

L'une d'elles releva la serviette qui lui couvrait la tête, avant de répondre :

— Vous continuez un peu sur la berge, puis vous tournez à droite, et vous tomberez sur une maison avec un grand bosquet de bambous, c'est la sienne.

— *Arigatô*, merci. A propos, mam'zelles, vous n'auriez pas entendu parler d'un faucon qui se serait posé par ici ce matin ?

1. Soit du XII^e au XIX^e siècle. Le shôgunat des Tokugawa (1603-1868), dont le siège se trouvait à Edo, domina cette période artistique et historique appelée « époque Edo ».

L'une et l'autre restèrent silencieuses.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Non, pas du tout, répondit la première.

— Dommage... Merci en tout cas.

Hanshichi les salua, et sur leurs indications il se dirigea vers la maison du chef du village. Apparemment, personne dans le coin n'avait vu l'oiseau, et l'homme affirma qu'à cette heure il n'avait enregistré aucune déclaration. Comprenant la gravité de l'affaire, il demanda, sourcils froncés :

— Ce faucon appartiendrait à une fauconnerie ?

— Oui, celle de Sendagi, avoua Hanshichi sans détours. Mais je dois conduire mon enquête dans le plus grand secret, aussi je compte sur votre discrétion... Si vous avez une idée de l'endroit où il se trouve, veuillez passer chez moi m'en informer. Sans vous faire remarquer, évidemment.

— C'est entendu.

Lorsque Hanshichi ressortit après avoir remercié le chef de village de sa compréhension, le ciel était devenu plus menaçant encore. Mais sans prendre le temps de faire demi-tour pour emprunter un parapluie, il partit à grandes enjambées et, de nouveau, croisa les deux jeunes filles au bord de la rivière.

— Merci pour tout à l'heure.

Elles se contentèrent de lui répondre d'une simple inclinaison de la tête.

L'enquêteur approchait de l'extrémité du village, quand soudain l'averse se déclencha. Se couvrant la tête en vitesse de sa serviette, il accéléra le pas et tomba sur un boui-boui, un marchand de nouilles *soba* où il décida de s'abriter un moment. Sans grand enthousiasme, il franchit l'entrée peu attrayante. La patronne, la quarantaine, lui demanda, tout en s'essuyant les mains avec une sorte de serpillière :

— Jour', vous voulez quoi ?

— Voyons voir... Hanshichi parcourut des yeux le minuscule espace.

De toute façon, songea-t-il, on ne doit pas attendre grand-chose d'un endroit aussi crasseux. Peu aventureux, il se contenta de commander un bol de *hanamaki soba*, une soupe de nouilles au sarrasin saupoudrées de lamelles d'algues grillées. De l'arrière-salle apparut le patron, la cinquantaine, qui s'approcha de la marmite en lâchant quelques mots de bienvenue. Adossé au mur noir de suie, Hanshichi fuma en silence tandis que l'averse s'intensifiait. Retentirent alors les pas d'un petit groupe qui courait dans la ville pratiquement déserte. Un homme s'engouffra à l'intérieur, comme poursuivi par les trombes d'eau.

— Hou là, qu'est-ce qu'il tombe ! J'aurais jamais cru à une pluie pareille.

Des gouttes ruisselaient du chapeau en laîche de l'inconnu légèrement vêtu, portant bandes

molletières et mitaines. Il tenait une longue tige en bambou. La voyant abondamment enduite de glu, Hanshichi comprit qu'il s'agissait d'un oiseleur et, à une certaine familiarité avec les tenanciers, qu'il fréquentait régulièrement ce minuscule restaurant. Compte tenu de l'exiguïté des lieux, l'homme prit place en face de Hanshichi et le salua d'un léger mouvement de tête en secouant son chapeau trempé.

— Sale temps, hein !

— Je ne vous le fais pas dire, approuva Hanshichi en lui rendant son salut. Vous devez être bien embêtés, vous autres.

— Pour ça, oui. Mon glauau est trempé, confirma l'oiseleur, portant son regard sur la cage fixée à sa hanche.

— Vous êtes de Sendagi ou bien de Zôshigaya ?

— Sendagi.

La Maison des shôguns Tokugawa disposait de ces deux fauconneries. L'oiseleur arpentait quotidiennement la ville et ses environs, avec pour tâche de capturer des passereaux destinés à nourrir les faucons. Par un heureux concours de circonstances, l'enquêteur tombait justement sur cet oiseleur, qui plus est de Sendagi, ce qu'il prit pour un signe du destin. Mais il ne faisait aucun doute que ce dernier n'était pas au courant de la disparition du précieux volatile. Hanshichi hésita un moment : était-il

bon d'engager la conversation sur ce sujet ? De haute stature, le teint sombre, la cinquantaine, l'homme avait l'air robuste.

Il se régala du *soba* agrémenté d'une sauce chaude, tandis que Hanshichi se résignait à manger ses nouilles au sarrasin accompagnées d'algues séchées qui ressemblaient à de vulgaires feuilles de papier gaufré. Observant du coin de l'œil son air éccœuré, l'oiseleur finit par s'exclamer :

— Je constate que ce *soba* n'est pas du goût d'un monsieur d'Edo ! Moi et mes collègues, on vient parfois par ici à cause de notre travail, alors on est bien obligés de fréquenter ce genre d'endroit. Quand on a le ventre vide après avoir couru toute la matinée, je peux vous assurer qu'on trouve cette nourriture délicateuse !

— Je vous comprends. Nous, les natifs d'Edo, on ne devrait pas se montrer aussi exigeants, c'est stupide.

Dès lors, la conversation prit un ton agréable et sincère. La pluie ne s'arrêtait toujours pas. Les deux hommes se tinrent compagnie et causèrent de choses et d'autres tout en fumant. Soudain, comme si le sujet lui revenait en mémoire, Hanshichi demanda :

— A propos, vous qui êtes de Sendagi, vous n'auriez pas un certain Mitsui-san dans votre groupe ?

— Vous voulez parler de Kinnosuke ! C'est son prénom. En effet, et avec Yazaemon, ils travaillent sans histoires. Vous les connaissez ?

— J'ai croisé un jour ce Mitsui-san. C'est un homme jeune encore, et pondéré, improvisa Hanshichi.

— Oh oui ! très calme. Et il a très bonne réputation dans le groupe, peut-être qu'un jour il deviendra le chef.

L'oiseleur ne semblait nullement au courant du grave incident provoqué par ce Kinnosuke, et donc de la menace qui pesait sur lui. Discrètement questionné, l'oiseleur d'âge mûr afficha l'excellente opinion qu'il avait du jeune fauconnier, insistant sur la promotion que celui-ci méritait. Normalement, des liens étroits auraient dû exister entre les fauconniers et leurs collègues chargés de capturer la nourriture des rapaces, mais dans la réalité, rares étaient les premiers dont les seconds vantaient les mérites. A l'écoute de telles louanges, Hanshichi sentit qu'une forme d'amitié unissait exceptionnellement les deux hommes. Alors, pourquoi ne pas mettre son interlocuteur dans la confiance pour s'en faire un allié ?

— Ce matin, vous avez quitté Sendagi de bonne heure ?

— J'en suis parti à six heures et demie.

— Dans ce cas, j'imagine que vous ne savez rien au sujet de Mitsui-san ? interrogea Hanshichi à voix basse.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je ne le dis qu'à vous en confidence, mais Mitsui-san a laissé le faucon s'échapper ce matin...

L'homme blêmit.

— Et ça s'est passé où ?

— A l'étage d'une maison du nom de Maruya, à Shinagawa.

— Au Maruya !

Accentuant sa grimace, l'oiseleur se fit raconter les circonstances de la disparition du faucon, poussant de profonds soupirs. Visiblement troublé, la tête basse, il s'enferma dans le mutisme un long moment. Hanshichi était tout de même surpris par l'abattement de son compagnon. Qui sait s'il n'existait pas une relation particulière entre le fauconnier et l'oiseleur ? Et qui devait dépasser la simple amitié...

C'est alors qu'une jeune femme entra par la porte de derrière et s'approcha de la marmite pour faire sécher ses manches pendantes et le bas de son kimono trempé. En la voyant de plus près, Hanshichi reconnut l'une des deux filles croisées plus tôt au bord de la rivière. Par où était-elle passée ? Elle semblait tout juste de retour. Cette jeune ingénue au teint pâle, ronde et potelée, guère plus de vingt ans, croisa le regard de Hanshichi et le salua sans mot dire d'une légère inclinaison.

— Je te rencontre bien souvent, dis donc ! s'étonna Hanshichi. Serais-tu la fille de la maison ?

— *Hai*, oui... répondit-elle, prononçant là ses premières paroles. Alors, vous avez trouvé la maison du chef de village ?

— Oui, merci.

Quand l'oiseleur, qui avait apparemment recouvré ses esprits au son de leurs voix, se tourna vers la jeune fille, elle le salua en silence. Mais lors de cet échange de regards, il n'échappa pas à Hanshichi que les yeux de son interlocutrice avaient changé furtivement d'expression.

L'homme baissa la tête, tandis qu'elle le fixait avec sévérité.

Quelle raison incitait donc cette jeune fille à maintenir un regard aussi intense sur l'oiseleur figé et muet ? Hanshichi ne trouvait pas la réponse. Devant un tel tourment, il se résolut à lui murmurer dans l'oreille, comme pour l'encourager à s'exprimer :

— Après ce qui est arrivé, ce n'est pas la peine de continuer à parler dans le vague. Voilà, je suis l'agent du gouvernement shôgunal Hanshichi de Kanda, à Mikawa-chô. En fait, un officier de police de Hatchôbori m'a prié de mener une enquête dans la plus grande discrétion. Vous me semblez entretenir des relations familières avec Mitsui-san. Selon le vieux proverbe : *Tous les chiens d'un même maître sont frères, tous les faucons aussi*. Vous qui faites partie de cette corporation, ne pourriez-vous m'aider à retrouver rapidement ce rapace ? Si on

parvenait à le récupérer sain et sauf, l'affaire serait réglée à l'amiable, vous ne croyez pas ?

— *Sô desu, sô desu*, c'est vrai ! acquiesça l'autre, comme s'il reprenait vie. C'est la seule solution. Si je peux faire quelque chose, je vous aiderai de toutes mes forces. Je vous en supplie, retrouvez cet oiseau au plus vite. Moi aussi, je vous le demande.

— Si je peux compter sur votre aide, pour ma part cela me convient tout à fait. Les rusés se reconnaissent entre eux, pas vrai ? Par chance, on dirait que la pluie s'est arrêtée, on pourrait repartir et continuer à bavarder en route.

Hanshichi sortit après avoir payé sa note et celle de l'oiseleur qui se confondit en remerciements. D'ordinaire, un oiseleur, à l'instar d'un fauconnier, tire profit de sa mission et joue les personnages importants. Mais dans le cas présent, il faisait peine à voir dans son appel au secours. Ils s'éloignèrent en évitant soigneusement les flaques de pluie.

— Vous connaissez cette fille du marchand de *soba*, n'est-ce pas ? demanda Hanshichi.

— Oui, je viens parfois ici, et je n'ai pas à me gêner avec les patrons et leur fille. Elle s'appelle Osugi. Jusqu'à récemment, elle était en apprentissage.

— Elle a dans les vingt ans, c'est ça ?

— En effet. Ses parents l'ont forcée à quitter son emploi, alors qu'elle avait envie de continuer

encore quelque temps, et au printemps dernier ils l'ont ramenée chez eux. A ce jour, elle n'a toujours pas trouvé le mari qui lui conviendrait. Chacun a ses qualités et ses défauts, évidemment, mais le résultat, c'est qu'elle est toujours seule, apparemment.

— Où était-elle en service ?

— Il paraît qu'elle travaillait dans la maison du maître fauconnier Yoshimi Senzaburô, à Zôshigaya. Ce qui explique qu'elle et moi, nous nous sentions un peu du même monde...

— Ce Yoshimi, quel âge a-t-il, à votre avis ?

— Un peu moins de vingt-cinq ans, je crois.

— Célibataire ?

— Je ne suis pas bien au courant, car nous n'appartenons pas au même groupe, mais je pense qu'il est déjà marié. Ah oui, ça me revient ! Osugi m'a dit une fois qu'il avait une épouse. D'ailleurs, il m'est arrivé de le croiser. Il a le teint un peu hâlé, c'est un homme agréable et compétent. En revanche, il paraît que c'est un sacré débauché.

— Vraiment ? Hanshichi accompagnait toutes les paroles de son compagnon de petits signes de tête approbateurs pour l'inciter à poursuivre. Cette jeune fille a été au service de ce Yoshimi pendant combien d'années ?

— Depuis ses dix-sept ans, à ce que je crois savoir.

— Et les fauconniers du groupe de Zôshigaya entraînent l'oiseau du côté de Meguro, n'est-ce pas ?

— Oui, assez souvent.

Hanshichi réfléchit un moment, puis dodelinant de la tête, il murmura :

— Je vais vous ennuyer, mais... pourrions-nous retourner chez ce marchand de *soba* ?

— Vous avez oublié quelque chose ?

— Eh bien, oui, quelque chose d'important, sourit Hanshichi. Au fait, je vois que vous n'avez que trois bestioles dans votre cage.

— C'est que je suis parti en retard ce matin, je n'ai pas encore eu le temps d'en attraper d'autres.

— Mmm... trois, ça pourrait aller, mais bon, vous pourriez m'en attraper un ou deux de plus ?

— A l'heure qu'il est, il y en a beaucoup qui chassent par là, mais un ou deux, pas de problème.

— Excusez-moi d'insister, mais pendant que vous y êtes, faites donc le maximum. Plus vous aurez d'oiseaux, mieux ça vaudra.

Visiblement, cette demande dépassait la compréhension de l'oiseleur, mais sans se faire prier, il remit de la glu fraîche sur sa tige de bambou. Les averses semblaient passées, et une faible lumière annonçant l'hiver¹ commençait à éclairer les toits de chaume en bord de route.

1. Dans l'ancien calendrier lunaire d'avant 1873, les mois étaient décalés d'une trentaine de jours par rapport au calendrier actuel. D'où cette référence à l'hiver en octobre – mois du déroulement de cette histoire.

— Quelle chance, revoilà le soleil ! Si c'est comme ça, je n'aurai pas de mal à vous en attraper quelques-uns, dit l'oiseleur en scrutant le ciel. Plus il y en aura, mieux ça vaudra, vous dites ?

— N'exagérons rien, vingt ou trente bestioles, ce n'est pas la peine. Ecoutez, cinq, six, voire une dizaine feront l'affaire. Je vous attendrai chez le marchand de *soba*. Merci de m'y rejoindre dès que vous aurez fini.

Sur ces mots, les deux hommes se quittèrent. Hanshichi retourna sur ses pas et en arrivant devant le boui-boui, il aperçut Osugi qui passait la tête sous le petit rideau de l'entrée. On aurait dit qu'elle le guettait.

— Hé, mam'zelle ! Viens donc par là, j'ai quelque chose à te demander.

Après quelque hésitation, Osugi finit par le rejoindre. Debout sous un micocoulier, ils parlèrent à voix basse tout en regardant un coq batifoler à leurs pieds.

— Tu t'appelles bien Osugi ? commença Hanshichi.

Elle acquiesça en silence.

— Je suis l'agent du gouvernement shôgunal Hanshichi de Kanda. Et je me vois obligé de prendre des renseignements sur toi, alors je compte sur ta franchise, sinon tu risques de gros ennuis. Tu as compris ?

Après ces paroles d'intimidation, Hanshichi l'interrogea sur son emploi dans la demeure de Yoshimi à Zôshigaya.

Osugi confirma qu'elle y travaillait depuis le printemps de ses dix-sept ans et qu'elle avait donné son congé lors du renouvellement de contrat en début d'année. Yoshimi Senzaburô, gendre adopté de la famille, avait épousé cinq ans plus tôt Chie, l'héritière de la maison. Mais, de santé délicate, celle-ci tombait souvent malade, et le couple n'avait pas encore d'enfant.

— Et toi, tu serais retournée chez tes parents pour prendre un mari ?

— C'est ce qu'on leur a dit pour les obliger à me laisser partir.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas mariée ? Tu n'as trouvé aucun garçon à ton goût ? s'enquit Hanshichi d'un ton moqueur.

Osugi rosit et resta silencieuse.

— Et le jeune seigneur Yoshimi, il vient parfois te rendre visite ?

Un éclair traversa les yeux d'Osugi qui regarda durement Hanshichi, avant de baisser la tête.

— Le seigneur Yoshimi est venu hier soir, n'est-ce pas ? Il est venu, hein ?

Osugi demeura muette.

— C'est bien ça, ne le cache pas ! insista Hanshichi, la main posée sur son épaule.

— *Iie*, non !

— Tu en es certaine ?

— Je vous assure, il n'est pas venu, répondit sèchement Osugi.

— Ne raconte pas d'histoire, ça te coûterait cher de mentir ! Yoshimi-san n'est vraiment pas venu te voir ?

— Non, absolument pas !

Hanshichi observait la jeune fille. Soudain, le coq à leurs pieds se mit à chanter. Osugi releva la tête instinctivement. Son visage était blême.

Sous des airs calmes, elle se montrait particulièrement tenace. Hanshichi se dit qu'il perdrait son temps à essayer de la questionner davantage. Bien sûr, il avait toujours la ressource de l'emmener et d'effectuer officiellement des vérifications, mais ici, on était sous l'autorité de l'officier chargé de l'administration territoriale, et non sous celle des officiers municipaux. Contrôler ouvertement ses déclarations signifiait qu'il devrait la conduire de gré ou de force jusqu'à la demeure de ce haut fonctionnaire sous les ordres du shôgun. Dans ce cas, l'affaire serait ébruitée, et même si on retrouvait trace de l'oiseau, Mitsui Kinnosuke et ses comparses subiraient inévitablement le châtement inhérent à leur comportement. Aussi, Hanshichi décida-t-il de suspendre provisoirement son interrogatoire.

— Bon, on va en rester là. Evidemment, pas un mot de ceci à ton père et ta mère.

Tel un petit oiseau qui s'échappe de sa cage, Osugi fila en vitesse après un léger signe

de tête et repassa sous le rideau de son bouiboui. Trois maisons plus loin, Hanshichi tomba sur une sorte de petit bazar. La patronne encore jeune faisait du rapetassage devant le brasero.

— J'aurais besoin d'une paire de sandales à semelles de chanvre, vous avez ça ?

— *Irasshai*, bonjour ! dit la patronne qui s'était levée, interrompant son travail. J'ai bien peur de ne rien avoir de correct...

— N'importe quoi fera l'affaire. Comme vous le voyez, je suis couvert de boue. Du moment que c'est solide, je m'en contenterai.

Conscient qu'il avait peu de chances de trouver le modèle idéal, Hanshichi lui acheta la paire qu'elle avait sous la main. Il s'assit sur l'estrade à l'entrée de la boutique pour enfiler ses sandales, tout en la questionnant :

— Dites-moi, patronne, la fille du marchand de *soba* là-bas, elle était bien en service à Zôshigaya ?

— Vous êtes au courant, à ce que je vois... C'est vrai, vous avez raison.

— Je le sais parce que je suis de ce coin-là. Cette fille travaillait pour le maître fauconnier Yoshimi, non ?

— C'est vrai, vous avez encore raison.

— Je me demande bien pourquoi elle a fini par prendre congé, lança Hanshichi, prenant un air naïf. Ce n'était pas prévu...

— A ce qu'il paraît, ce sont ses parents qui l'auraient forcée. Elle, elle ne voulait pas s'en aller.

— Et on comprend que le jeune seigneur ne souhaitait pas la voir partir, lui non plus, vu la santé fragile de sa jeune épouse.

La patronne regarda Hanshichi avec stupeur, puis s'esclaffa.

— Ho ho ! Vous êtes drôlement au courant, vous !

— Pour ça, oui ! Hanshichi lui rendit son sourire. Mais comme je viens de le préciser, j'habite pas loin.

— Si cette fille n'a pas encore trouvé de mari, c'est sans doute à cause de cette histoire. Sûrement, même...

Et la patronne de rire d'un air entendu.

Hanshichi lui tira si bien les vers du nez que la femme du petit bazar finit par tout déballer. Du temps où Osugi était au service de la demeure de Yoshimi, elle aurait eu une liaison avec le maître. Ignorant la situation, les parents de la jeune fille avaient déclaré qu'elle ne devait pas s'éterniser dans cette maison car, en âge d'épousailles, il lui fallait rentrer chez eux et prendre un mari. C'est ainsi qu'ils l'avaient ramenée de force. Mais à cause de ses amours clandestines, Osugi refusait l'idée de se marier,

elle n'aidait guère ses parents dans leur commerce, et ces temps-ci leurs disputes étaient fréquentes.

— Pourtant, rétorqua Hanshichi, je l'ai vue laver de gros radis au bord de la rivière tout à l'heure.

— Elle peut au moins faire ça ! La femme eut un sourire en coin. Je vais vous dire, il paraît que le jeune seigneur passe la voir de temps en temps.

— Il vient dans leur maison ?

— Oh non ! ses parents sont très stricts, ils l'interdiraient. Ils se retrouvent dans celle de Tatsuzô près d'ici, ho ho ho !

Non sans afficher une certaine délectation pour ce genre de commérage, la patronne se laissa entraîner à livrer leur secret. Ce Tatsuzô, homme corrompu et amateur de jeux de hasard officiellement interdits, était propriétaire d'une gargote où il habitait seul avec sa vieille mère et une jeune bonne. La femme du bazar ne savait pas comment Osugi avait réussi à les convaincre de louer leur maison pour ses rendez-vous clandestins. Tous les voisins étaient au courant, mais curieusement, les parents d'Osugi semblaient l'ignorer.

— S'ils l'apprenaient, ajouta-t-elle d'un air grave, sûr que ça ferait du grabuge.

— Je vois, il s'agit bien d'une histoire galante. En cherchant du côté du temple de Fudô

Myô-ô¹, fit remarquer Hanshichi, la fille aurait pu trouver une maison de thé beaucoup plus agréable pour leurs rencontres...

Ne disposant que de cent *hyô* de revenu annuel, Yoshimi était toujours à court d'argent pour satisfaire ses penchants. Cette gargote lui convenait donc parfaitement.

Fort de cette confirmation, Hanshichi demanda si le jeune fauconnier était venu la veille au soir, mais la femme répondit qu'elle n'était pas au courant des moindres allées et venues dans le quartier. Apercevant soudain l'oiseleur, l'enquêteur sortit lui faire signe. L'homme arriva à petits pas précipités, son gluau à la main.

— Regardez, j'ai attrapé tout ça.

A l'évidence, il s'était démené pour réussir à glisser dans la cage une bonne dizaine d'infortunés passereaux.

— Eh bien ! vous n'avez pas perdu votre temps, le félicita Hanshichi. Ça suffira largement. A propos, est-ce que ces petits oiseaux peuvent s'envoler avec de la glu sur les ailes ?

— Certains y arrivent, d'autres pas. De toute façon, il faut l'enlever soigneusement avec de l'eau. Tant qu'il en reste des traces, on ne peut les donner à manger au faucon.

1. « Roi de science magique », divinité bouddhique chargée de combattre les forces mauvaises et de protéger les fidèles. Représentée tenant un glaive et un lacet pour attraper les méchants ou lier les fidèles.

— Et vous pourriez laver ces oiseaux sans les laisser s'échapper ?

— Bien sûr, ce n'est pas impossible.

— Bon, on verra plus tard. Allons-y.

— Et où ça ?

— Tout droit à la gargote.

Hanshichi murmura quelques mots à l'oreille de l'oiseleur qui accepta sans répliquer. Après avoir réglé le montant des sandales, l'enquêteur partit en tête, et les voilà bientôt devant l'établissement de Tatsuzô. En fait de gargote, il s'agissait d'une petite boutique ayant une double activité : d'un côté, la vente déclarée de sandales en paille et d'éventails pour attiser le feu, modestes articles destinés à une clientèle pauvre, de l'autre, deux ou trois tables basses avec jeux d'échecs *shôgi*. Devant la baraque se trouvait un cheval de charretier, la longe attachée à un saule. Et au-delà de l'espace en terre battue exigu de l'entrée, Hanshichi distingua une pièce de quatre tatamis¹ et demi dont la porte coulissante tendue de papier noirci par la fumée était entrouverte. Soudain, des hurlements emplirent la boutique.

— Espèce d'imbécile, fainéant ! Tu m'avais promis dans trois jours, ça fait déjà cinq !

Le braillard était un homme immense, rougeaud, dans les trente-cinq ans. A son allure,

1. Un tatami = 1,90 m x 0,90 m environ. Le nombre de tatamis détermine les dimensions d'une pièce.

Hanshichi devina que c'était le charretier. Quant à l'homme invectivé, de taille moyenne, le teint sombre, et apparemment du même âge, ce ne pouvait être que Tatsuzô, le patron.

— Menteur, espèce de salopard, combien de fois tu m'as roulé ! On ne m'y prendra plus, t'as intérêt à me payer séance tenante, menaça le charretier, sinon...

— Je te raconte pas d'histoires. Garde ton calme, c'est tout ce que je te demande. L'argent, je ne l'ai pas ici. Et puis, tu parles beaucoup trop fort, rétorqua Tatsuzô tout en rajustant son col de kimono, tout le monde va t'entendre.

— Et pourquoi je me gênerais ? Même le dieu Fudô Myô-ô sait que môssieu est un menteur, un fainéant. Tout le monde dans le coin est au courant. Alors, sors-les, tes sous, si je t'énerve !

— Je te demande juste d'attendre un peu, le pria Tatsuzô d'un ton détaché. Ce n'est qu'une dette de jeu entre nous, après tout. Pas le genre d'affaire qui vaille d'aller chez le chef de village ou au Bureau de l'administrateur. A quoi bon tout ce boucan ! Tu peux quand même attendre calmement jusqu'à demain, je compte sur des rentrées d'argent sans faute dans la journée.

— J'en ai par-dessus la tête de tes bobards ! Et moi, je ne suis pas du genre à me laisser berné par un môssieu comme toi, ni à attendre en me tournant les pouces. Allez, file-moi tout de suite le pognon. Avec tout ce que tu possèdes,

viens pas me raconter que tu n'as pas un kan¹ et deux cents sens !

Sur ce, le charretier saisit à la gorge et secoua en tous sens Tatsuzô, qui se dégagea et ôta sa veste ample sans revers. A côté, la petite bonne d'une quinzaine d'années restait plantée là, bien incapable d'intervenir pour calmer tant de rage. La vieille mère, elle, ne s'était pas montrée.

A la violence des propos échangés, Hanshichi avait compris que le propriétaire du cheval était venu réclamer son dû, et ne fut pas surpris de voir les deux hommes en venir aux mains. Face au charretier doté d'un physique impressionnant, Tatsuzô ne faisait pas le poids, et le bras droit tordu, il fut poussé contre un tabouret qui bascula sur lui. L'autre roula lui aussi à terre et disparut à son tour de la vue de Hanshichi, qui fit irruption dans la baraque.

— Hé, ho ! Que se passe-t-il ? Vous pourriez peut-être vous occuper des clients, vous vous disputerez plus tard !

A l'évidence, les querelleurs ne l'avaient pas entendu. Alors, Hanshichi s'approcha d'eux et, rompu aux arrestations, fit une prise au charretier furieux qui tenta vainement de se dégager.

— Tu ferais mieux de rester tranquille. Tu empêches cette maison de travailler. A ce que je

1. Un kan équivaut à mille mons de pièces de cuivre, et quatre kanmons à un ryô d'or.

viens d'entendre, il s'agit d'une dette de jeu, hein ? Qu'est-ce que ça veut dire de venir réclamer ton dû comme un grossier personnage ? Le patron t'a affirmé qu'il attendait une rentrée d'argent dans la journée. J'en suis témoin. Allez, tu ferais mieux de patienter.

Le costaud regardait Hanshichi bouche bée, impressionné par son habileté à la lutte, sa prescience et sa façon de s'exprimer. Visiblement inquiet, il se dirigea vers la sortie à pas pesants.

— Hé, toi, attends !

Hanshichi arrêta Tatsuzô qui s'était relevé d'un bond pour rattraper l'autre.

— Quel gamin tu fais ! Du calme, occupe-toi donc de tes clients.

Certes, c'était une vraie crapule et un joueur, mais en tant que commerçant, ce Tatsuzô ne pouvait pas négliger sa clientèle. D'autant que le charretier avait détaché son cheval et filé sans demander son reste, et que bousculer deux clients pour courir à sa poursuite n'avait plus de sens. Tout en époussetant son kimono, il se composa un visage souriant.

— Je suis désolé. Vous avez assisté à un spectacle ridicule...

— Tu m'as l'air d'avoir des ennuis. Mais la prochaine fois, ne choisis pas un charretier comme partenaire d'une bouffonnerie de ce genre, lui suggéra Hanshichi en prenant place sur le tabouret.

— Je suis vraiment confus... répéta Tatsuzô en réajustant son petit chignon qui pendait sur le devant de son crâne rasé. Ma mère est partie aider l'un de nos proches qui est tombé malade. Il est déjà plus de midi, et rien n'est encore prêt... Je peux juste vous proposer du thé. Ensuite, croyez bien que je le regrette, mais vous serez obligés d'aller déjeuner ailleurs, s'excusait-il avant de demander à la petite bonne d'apporter un plateau à tabac et du thé.

Hanshichi se tourna vers l'entrée et appela l'oiseleur :

— Hé, venez donc vous désaltérer. Mais, à ce qu'il paraît, on ne pourra pas manger ici.

L'homme déposa son glau sous l'avant-toit et les rejoignit. Quand Tatsuzô l'aperçut, son regard lança comme des étincelles.

— Mais il est immense, ce ginkgo !

Hanshichi qui observait les allées et venues, sa tasse de thé à la main, n'avait pas remarqué jusque-là le petit sanctuaire shintô de l'autre côté de la rue un peu en diagonale, avec au beau milieu ce monumental ginkgo, dont le feuillage trempé par les averses jetait de beaux reflets dorés sous le soleil de plus en plus lumineux.

— Oui, les feuilles n'arrêtent pas de tomber, mais c'est normal après tout, constata Tatsuzô.

— C'est beau en cette saison, un ginkgo.

Sur la pointe des pieds dans la boue pour épargner ses sandales neuves, Hanshichi s'approcha du tronc et, sans prêter attention à l'arbre lui-même, regarda le tapis de feuilles jaunes qu'il foulait. Puis il releva la tête vers la haute cime, la baissa à nouveau, et ramassa quelques-unes de ces feuilles avant de retourner dans la gargote.

— Dites, patron, quelqu'un est-il monté dans ce ginkgo récemment ?

— Non, pas à ma connaissance.

— Mais il y a plein de petites branches cassées. Et on voit bien les traces d'un passage qui monte tout droit. J'ai l'impression qu'on a grimpé là. Il y a des singes dans le coin ?

— Ben, non ! s'exclama Tatsuzô, incapable de retenir son rire. Peut-être que les gamins des environs sont venus cueillir les fruits. C'est qu'il y a pas mal de petits rigolos par ici.

— Possible, convint Hanshichi. Et voilà ce qui est tombé au pied de l'arbre.

Tatsuzô ouvrit de grands yeux.

— Des plumes !

— On dirait même des plumes de faucon. A votre avis ? demanda Hanshichi à l'oiseleur en lui en mettant une sous le nez.

L'homme détailla la petite touffe noire.

— En effet, ça m'a tout l'air de venir d'une aile de faucon.

— Dans ce cas, il s'est posé sur cet arbre, déclara Hanshichi en montrant le ginkgo.

Quelqu'un a grimpé là-haut, et comme la cordelette de sa patte s'était entortillée autour d'une branche et qu'il ne pouvait plus reprendre son vol, il était facile de le capturer. Du moins, c'est ce que l'on peut imaginer. Des petites branches cassées et des plumes de faucon au pied de l'arbre, cela paraît logique comme raisonnement, vous ne trouvez pas ? demanda-t-il à Tatsuzô en lui lançant un regard empreint de sévérité.

Celui-ci restait figé et frappé de mutisme.

— Pas de doute, ça vient d'une aile de faucon, confirma l'oiseleur.

— Bien...

Hanshichi se releva d'un coup et saisit le bras de Tatsuzô.

— Allez, avoue ! Mōssieu a attrapé le faucon qui s'est posé ce matin sur le ginkgo.

— Vous plaisantez, je sais rien, moi !

— Vraiment ? Il y a autre chose que je voudrais tirer au clair. Je suppose que le fauconnier de Zôshigaya a passé la nuit dernière dans ta maison.

— Mais, mais... pas du tout !

La voix tremblante, Tatsuzô fournit une vague excuse. Il n'avait pas l'esprit tranquille, compte tenu de ses activités illicites, et quand il comprit qui l'interrogeait, soudain le sang reflua de son visage. Sachant pertinemment qu'il n'avait pas affaire à un redoutable bandit, Hanshichi le poussa néanmoins dans ses retranchements, le harcelant de questions :

— Alors, je me trompe ou pas ? Fais attention ! Le type de ton espèce qui réussira à me faire avaler des sornettes, crois-moi, il est pas encore né ! Je sais parfaitement que le maître fauconnier de Zôshigaya, Yoshimi Senzaburô, a eu un rendez-vous clandestin ici même avec Osugi, la fille du marchand de *soba*. Allez, avoue, c'est bien toi qui as attrapé ce faucon ?

— Mais non, enquêteur ! s'écria Tatsuzô la voix vibrante. Je ne sais rien du tout.

— Mōssieu s'entête ? Pourtant mōssieu doit savoir que s'il a capturé le faucon, c'est la peine de mort assurée, et c'est sa tête qui va s'envoler. Mais j'ai mon idée. En d'autres termes, si tu me restitues le faucon sans faire d'histoires, cette fois et uniquement cette fois-ci, on étouffera l'affaire. A moins que tu ne préfères m'accompagner chez l'administrateur ?

— Mais, enquêteur, ici, ce n'est pas une maison isolée. Il y a des voisins partout. Si les branches sont cassées, si le faucon a perdu des plumes, rien ne prouve que c'est moi. Je vous assure, je ne sais rien !

— Arrête de tergiverser ! Même si ce n'est pas toi qui l'as attrapé, sûr et certain que tu es impliqué là-dedans. Quand tu as déclaré que l'argent serait là sans faute dans la journée, c'est bien que tu comptais vendre ce faucon quelque part. Allez, parle, c'est toi qui l'as capturé ? Toi, ou Yoshimi ?

Coincé sur le tabouret, Tatsuzô s'était tu. A ce moment-là, un bruit se fit entendre à l'entrée de la gargote et, l'esprit toujours en éveil, Hanshichi se retourna brusquement. Il vit Osugi – depuis quand était-elle là ? – qui les observait discrètement à l'ombre du saule. Quand elle découvrit le visage de Hanshichi, elle tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes.

Domage, elle arrivait à point nommé.

Le temps que l'enquêteur écarte violemment Tatsuzô et se précipite dehors, Osugi avait déjà filé quelques mètres plus loin. Une seconde de réflexion suffit à Hanshichi pour se saisir du long gluau appuyé contre le mur, courir à la poursuite de la jeune fille et pointer l'instrument vers ses cheveux. A la différence de la glu utilisée par les enfants pour attraper des cigales et des libellules, celle de l'oiseleur, de qualité professionnelle, adhéra immédiatement sur le côté droit du chignon-papillon en pénétrant jusqu'à la racine. Hanshichi posa à terre le gluau visqueux dont la jeune fille s'évertuait à se débarrasser, et s'approcha d'elle.

— Allez, viens.

Osugi se retrouva entraînée de force vers la maison de Tatsuzô. L'oiseleur, lui, n'en revenait pas de voir un gluau capturer un être humain.

— Maintenant, je vous tiens tous les deux. Alors, avouez l'un après l'autre ! Toi, Osugi,

pourquoi nous épiais-tu ? Tu as passé toute une nuit ici, tu sais fatalement qui l'a attrapé, ce faucon ?

Menacée de peine de mort si elle ne disait pas la vérité, Osugi qui n'était qu'une faible femme s'effondra la première. Tatsuzô ne pouvait plus dissimuler la vérité et reconnut lui aussi sa faute. Hanshichi avait vu juste : Yoshimi et Osugi s'étaient bien donné rendez-vous dans cette maison la nuit précédente. Le jeune fauconnier s'apprêtait à repartir le matin venu, quand un faucon s'était posé sur la cime du ginkgo, et le voyant retenu prisonnier par la cordelette, il avait aussitôt escaladé l'arbre. Rompu à ce genre d'exercice, il s'en était emparé sans difficulté.

Cette prise, il aurait dû la déclarer à l'administrateur, ou la rapporter à Zôshigaya. Seulement voilà, Tatsuzô lui avait glissé dans le creux de l'oreille qu'un riche habitant de la région désirait posséder un faucon et que la vente secrète lui rapporterait une grosse somme. A court d'argent, Yoshimi s'était rapidement laissé convaincre. L'acquéreur s'appelait Tôbei. Tatsuzô savait depuis quelque temps que ce grand propriétaire terrien rêvait d'élever un faucon au moins une fois dans sa vie, conscient toutefois qu'un tel acte représentait un grave délit. Devant l'insistance de Tatsuzô, Yoshimi avait donc accepté de suivre son conseil et, moyennant

cinquante ryôs¹, de vendre le rapace à Tôbei qui affichait l'audace des riches, certains de leur impunité.

Sur ce, Yoshimi était rentré chez lui. Il avait été convenu qu'il toucherait l'argent le lendemain. De son côté, Tatsuzô se chargeait de livrer le faucon au domicile de l'acquéreur.

— Tout est clair désormais, déclara Hanshichi. Eh bien, Tatsuzô, mène-moi immédiatement chez ce Tôbei... Et toi, Osugi, rentre chez toi et reste tranquille.

Tatsuzô s'apprêtait à sortir lorsque l'enquêteur s'adressa à l'oiseleur, comme s'il lui venait subitement une idée :

— A propos, encore un petit détail. Avant de partir, ça vous ennuerait de laver les ailes des passereaux ?

— Non, bien sûr.

Soudain ragaillardi depuis qu'on avait retrouvé trace du faucon, l'oiseleur demanda à Tatsuzô un seau d'eau. Il prit un par un les petits oiseaux dans la cage et les débarrassa sans difficulté de la glu visqueuse.

— Comme ça, rien ne les empêchera plus de voler, n'est-ce pas ? insista Hanshichi.

— Je vous le certifie, ils pourront voler.

— Dans ce cas, tout est prêt. On y va.

Les trois hommes se rendirent immédiatement chez Tôbei. Une imposante porte constituée

1. Monnaie d'or standard du shôgunat.

de deux montants verticaux réunis par une traverse en bois marquait l'entrée d'une vaste demeure dissimulée derrière une haie vive longée par un petit cours d'eau. Hanshichi s'arrêta et demanda à Tatsuzô :

— Tu as bien rencontré le maître des lieux quand tu es venu ici avec le faucon ?

— Je l'ai vu, oui.

— Qu'est-ce qu'il a fait de l'oiseau ?

— Il a dit qu'il n'avait pas de cage pour lui, et qu'en attendant il le laisserait dans une remise.

— Mmm... il est donc caché quelque part. Combien de remises y a-t-il dans cette résidence ?

— Cinq, je crois.

Hanshichi entra et fit aussitôt appeler le maître des lieux, Tôbei.

— Je suis en mission officielle. Je voudrais visiter toutes vos remises, ouvrez-les-moi !

Intimidé par la voix autoritaire, la tête rentrée dans les épaules comme pour se protéger, le propriétaire ne put que s'exécuter.

— Elles sont immenses, ces remises. Je ne vais pas passer mon temps à les examiner à fond. Hé ho ! Venez voir par ici.

L'oiseleur s'avança, tandis que Hanshichi lui faisait un clin d'œil, puis il saisit deux ou trois passereaux dans la cage et les laissa s'envoler dans la première remise avant d'en refermer

vivement la porte. Rien ne se passa. Renouvelée dans une deuxième, puis une troisième, l'opération ne donna pas davantage de résultat.

Hanshichi entrouvrit avec précaution la porte de la quatrième dans laquelle l'oiseleur lança trois petits oiseaux. Presque immédiatement, retentit au fond un violent battement d'ailes. Hanshichi et son compagnon échangèrent un regard, puis pénétrèrent à l'intérieur. Dans un coin sombre, ils distinguèrent les yeux vifs du faucon qui s'agitait en tous sens, avide de saisir une proie en vol, ce que lui interdisait le lien qui le tenait solidement attaché à une poutre. Expert en la matière, l'oiseleur s'approcha sans un mot du rapace qui, sitôt libéré de son lien, s'envola et fondit sur l'un des passereaux. Heureusement pour eux, les deux autres purent s'échapper par l'entrée.

Puis le faucon revint se poser docilement sur le poing de l'oiseleur, qui expliqua que cette race renommée, finement tachetée de blanc, était surnommée *Montagne de neige*.

Porter cette affaire à la connaissance publique aurait eu des conséquences tragiques.

Tôbei n'échappait pas à la peine de mort, Tatsuzô non plus. En tant que femme non directement impliquée, Osugi risquait l'exil. Pour avoir capturé puis vendu un faucon, crime impardonnable, Yoshimi Senzaburô était forcément

passible de la peine de mort. Mitsui Kinnosuke, qui avait passé la nuit dans un bordel et laissé échapper l'oiseau dont il avait la garde, n'avait d'autre choix que de se faire *seppuku*. L'idée que quatre êtres humains devraient sacrifier leur vie pour un volatile déchirait le cœur de Hanshichi. Comme, dès le début, son intention était de mener l'enquête en toute discrétion, voici ce qu'il déclara à Tôbei et Tatsuzô :

— Vous avez énormément de chance tous les deux. Ne divulguez jamais ce qui s'est passé aujourd'hui, faute de quoi, ce sont vos têtes qui voleront si l'affaire filtre dans le domaine public.

Les deux hommes se prosternèrent. Mains jointes, l'oiseleur remercia Hanshichi en laissant couler ses larmes.

Deux jours plus tard, il rendit visite à l'enquêteur chez lui, à Kanda, et réitéra ses remerciements. Puis il annonça que le principal intéressé, Mitsui Kinnosuke, et son oncle Yazaemon allaient venir à leur tour exprimer leur immense gratitude.

— Comment ça, me remercier ? Je n'ai fait que mon devoir. Il n'est pas question pour moi d'accepter leur reconnaissance, répondit Hanshichi. Néanmoins, une petite question : pourquoi vous êtes-vous autant inquiété pour Mitsui-san ? Vous avez l'air particulièrement proches tous les deux ?

— Oui. Et puisque c'est vous, je vais tout avouer. En fait, j'ai une fille de dix-huit ans.

— Dix-huit ans ! Si c'est votre fille, elle doit être belle, alors. Et ce Mitsui-san qui a passé la nuit dans un bordel à Shinagawa, ce n'est pas bien, ça ! Tiens, tout ce qui est arrivé, c'est à cause des sentiments de votre fille pour ce fauconnier, voilà ce qu'on peut dire, c'est bien fait ! conclut Hanshichi en riant à gorge déployée.

